D'Anne à Elle :

Elle, se reconnaitra, c'est évident.

Six heures du mat veille de fêtes, température a un chiffre et petite pluie fine, j'expérimentais transie de froid un grand moment de solitude : Aprés un vif échange avec le personnel de bord concernant son manque de politesse et d'empathie vis a vis de mon absence de billet, je venais de me faire débarquer sans ménagement par un contrôleur SNCF bien sadique, qui avait jugé utile de faire arrêter le train au nom de « la sécurité et de la tranquilité des voyageurs », soit disant menacée par une «personne hystérique et incontrôlable »... Le train reparti je l'insultais encore, m'égosillant seule sur le quai désert d'une petite gare de campagne et c'est là évidemment que la solitude me gagnait... Perdue quelque part en France au beau milieu du réseau grande ligne, 52 euros dans une poche et un Bounty king size dans l'autre, la situation transpirait le pathétique ! C'était finalement sans surprise puisqu'il était évidemment prévisible que se jeter sur un coup de tête et sans billet dans le premier train de nuit au départ, n'était pas le genre d'aventure sereine destinée a se conclure honorablement au petit matin ! Vidée par le voyage, épuisée par le contrôleur, sur le coup je me suis vue fondre en larme, lentement tomber à genoux au sol puis, dans un « hurlement primaire » crier toute ma rage sur ce quai minuscule. Mais de nature battante, avec un peu de recul sur la situation, quelques réflexions désordonnées et un brin de fierté plus tard, j'ai finalement pris le parti d'en rire, alors j'ai ri et ça m'a fait un bien fou. Jamais mieux servie que par soit même surtout quand il fallait se moquer du ridicule, je rigolais des décisions stupides qui m'avaient menés là, pas peu fière de ma dernière connerie ! Et « merde » au contrôleur j'avais raison : La privatisation de la SNCF avait bouffé son humanité, lui et son train délabré n'avait plus rien a voir quelconque notion de service publique, mais rendaient froidement « un petit service » au profit du capital avec pour seule notion la rentabilité ! Balayant donc définitivement et d'un revers de la main toute auto-critiques sur la situation, j'ai pris mon sac, une bonne inspiration puis j'ai traversé la voie, sourire au lèvre, bounty en bouche...

Au bout du quai m'attendait une petite route de campagne au décors pittoresque : D'un côté se dessinait la vallée, quelques fruitiers sous la brume et de la gelée blanche sur les branches, de l'autre un panneau annonçait fièrement « Saint Anne, 2,5 kms ». J'ai suivi le panneau, je ne sais pas pourquoi j'ai trouvé ça plus simple. Quelques minutes de marche et deux hurlements primaires plus tard je me retrouvais face à l'église du village, ses trois maisons, sa place, sa poste et... son bistrot. St Anne se résumait à la taille de sa fontaine, à vérifier soleil couchant que le panneau qui annonçait l'entrée dans le village ne fasse pas de l'ombre à celui qui en annonçait la sortie. Pour sûr j'avais devant moi un quartier annexe du trou du cul du monde, un hameau qui sauf erreur de recensement devait comptabiliser au max dix habitants, dix punis... Histoire de garder le sourire, une bonne nouvelle quand même semblait émerger de tout ça; malgré l'heure matinale le bistrot semblait ouvert, il y avait de la lumière aux fenêtres et j'imaginais déjà la chaleur d'un bon café.

Impatiente de passer commande au comptoir, je refermais toute heureuse la porte derrière moi quand dans le prolongement de mon geste, à la manière d'un piège qui se referme sur sa victime, une atmosphère pour le moins particulière m'envahissait : Talon sous les fesses, les genoux relevés jusqu'à la poitrine, Elle était assise là juste devant moi, dans l'obscurité, immobile. Banalité d'une porte ouverte sur une inconnue, sans doute que rien ni personne n'expliquera jamais pourquoi cette fille a provoqué en moi une telle émotion, si soudaine et si intense, ni pourquoi je suis resté là à l'observer avec autant d'insistance. Si seule dans ce lieu immense, recroquevillé sur sa chaise telle une enfant, la scène se voulait suffisamment singulière pour que le

temps se fige sur sa présence, pour que je lui devine cent raisons d'être là et que je lui prête mille émotions à ressentir. Il y avait chez Elle quelque chose d'artistique, de presque théâtral et dans sa posture immobile la magie juste nécessaire pour que corps et décors se suffisent en expression. Autour d'Elle le silence, un silence qui faisait sens, un silence que je venais pourtant de perturber dans le fracas de mon entrée.

Alors que je la fixais encore, frustrée dans l'obscurité de la pièce de ne pas percevoir son visage, Elle poliment répondait à mon insistance, je me souviens de la scène comme si c'était hier : Elle lève doucement la tête, l'esquisse d'un sourire aux lèvres, moi rapidement je baisse les yeux comme une enfant prise la main dans le sac. Finalement je me ravise et soutien son regard ; Emotion calme pour sensation intense, Elle sereine, acquiesce d'un clin d'œil, un rien moqueuse de mon embarras.

Malgré son apparente jeunesse, elle avait placé dans ce geste toute l'élégance d'une femme d'expérience, à la fois sincère et d'une profonde sagesse. Sentiment étrange pour instant imprévisible, il y avait même dans ce clin d'œil comme une forme de bienveillance, une bienveillance qui m'était destinée à moi Anne VENIANT et a personne d'autre, quelque chose d'indescriptiblement personnel qui me troublait, m'attirait, me séduisait, quelque chose de l'ordre de l'intime. Sa manière de soutenir mon regard me procurait une sensation étrange, à la limite de l'envoutement, du charme, du magique, comme s'il y avait là une nouvelle émotion à saisir, intrigante et unique, sans savoir ni comment la prendre ni quoi en faire... Troublée par autant d'assurance, je m'en trouvais devant Elle sans défense, incapable de la moindre réaction. Sans décrocher ses yeux des miens, magnifique de prestance du bout des doigts Elle faisait sautiller sur la table devant elle une petite gomme violette, du bout des doigts délicatement Elle la rattrapait avant qu'elle ne s'échappe, du bout des doigts déjà Elle m'avait hypnotisée. Sa petite gomme m'avait acquise à sa cause et moi toujours immobile dans l'embrasure de la porte, à défaut d'être entrée dans la pièce, j'étais déjà entrée dans son monde à Elle.

Profitant d'un instant de lucidité pour fuir son regard et ainsi échapper à son emprise, j'ai vite refermé la porte puis je me suis dirigée vers le bar, sans me retourner, même si pour être franche l'envie m'en piquait. Je me suis alors posée sur un de ces tabourets bien haut qui surplombe le comptoir, histoire de prendre un peu de hauteur sur la situation, franchement décidée à reprendre le contrôle de mes émotions et passer à autre chose. Mais je n'étais pas encore assise que déjà mes pensées revenaient vers Elle, accroupie sur sa chaise, Elle et ses yeux verts intenses plein d'assurance, Elle et sa bienveillance naturelle et tout ce qui m'avait déstabilisée. Parce que c'était une fille, parce qu'elle était du même sexe, il ne fallait pas que je me laisse ainsi perturber, pas avec ces émotions là en tout cas ; Trop fort, trop intime, je m'en sentais étrangère, je m'en sentais mal.

Ainsi il fallait pour que je me ressaisisse que je me baigne de testostérone, il fallait que je pense à un mâle, un vrai tout poilu ! Instinctivement j'ai alors pensé à Jules, mon attirance pour son corps bien virile, son torse sublime, sa peau musquée, nos envies, nos ébats, nos disputes aussi, ses mensonges, mes cris, sa main menaçante dans un excès de rage, ma peur, ma fuite dans la seconde… Puis d'une pensée à l'autre je me suis projeté le film de ces deux derniers jours d'errances, peut être trois, une errance de corps et d'esprit, des heures interminables de vagabondages après avoir fui le domicile presque conjugal, avec en tête l'idée de ne pas y revenir. En somme, il ne me restait d'hier guère plus que quelques regrets et une grosse fatigue, fatigue d'entre deux villes, d'entre deux gares, quelques fragments de vie trainés dans une simple valise au hasard des départs sur les quais… Descente du train ce matin, errance encore a l'aurore, le froid, la pluie puis cette porte que je venais de pousser, cette fille en entrant a l'instant, son regard, cette émotion troublante comme une attirance... « Elle » comme une insistance dans ma tête, Elle juste là derrière moi et ce serveur qui ne vient pas... Et merde putain ! Allez comprendre...

Les coudes posés sur le comptoir, les mains sur le visage, lasse de penser, penser fort, penser mal, j'ai fermé les yeux pour faire le vide et tenter de reprendre mes esprits. Deuxième tentative aussi veine que la précédente : Dans le fracas de mes luttes internes, cette fois c'était le bruit de cette toute petite gomme au rebond inlassablement identique qui m'imposait sa présence et venait perturber mes réflexions. D'une patiente insistance elle sautillait discrètement sur cette table derrière moi, délicatement manipulée entre ses doigts,

comme je me sentais déjà manipulée par Elle, sans raison mais avec évidence. Quelques longues secondes se sont ainsi écoulées sans qu'il ne se passe rien, quelques minutes peut-être. Je ne sais pas, je ne sais plus. Quelques instants où je n'ai pensé encore qu'à cette fille, quelques interminables unités de temps pour me rendre compte à quel point à travers son regard je l'avais laissé me sentir, presque me toucher et à quel point cela me perturbait.

Puis soudain j'ai réalisé que je ne savais même pas ou j'étais. Dans mon aveuglement pour Elle je n'avais rien vu, rien du lieu, rien du monde, rien du décor et finalement rien n'allait. Plus j'observais, plus la scène me paraissait irréelle et moins bien je me sentais. Personne au comptoir, ni à côté de moi ni devant moi, pas de lumière non plus, pas de vie pour sentir le marc de café, pas de café pour sentir un peu la vie. Sur un silence qui n'avait d'égal que le rebond de sa gomme en bout de table, je découvrais devant moi un sombre enchevêtrement de rien, posé sur une architecture détaillée par le vide, au milieu duquel trônait un vieux whisky hors d'âge, unique rescapée d'un temps passé où devait siéger ici quelques joyeux clients. Quelques verres bien rangés attendaient de la tireuse une mousse qui ne viendraient pas, et moi sans doute j'attendais un barman qui ne viendrait plus, je venais de le comprendre... Ce comptoir n'avait pas dû voir grand monde depuis une éternité c'était évident et moi je me retrouvais là comme une idiote, dans l'incompréhension totale de ce qui m'arrivait et de comment j'y était arrivé. Prenant soins d'éviter son regard, d'un mouvement très discret de la tête j'ai cherché de l'aide, à gauche puis à droite, j'ai espéré un alibi quelconque, une issue de secours, une solution de fuite pour situation difficile, mais rien… Dans la pièce il n'y avait qu'Elle et moi, un rien stupide sur mon tabouret, échouée sur le comptoir poussiéreux de ce bar désert...

Je ne sais pas ce qu'il m'a pris... enfin si, évidemment je le sais ; Plus encore que sur le quai, un énorme fou rire... Un fou rire nerveux, surprenant, interminable, enfantin et finalement comme la situation l'exigeait : incontrôlé. J'ai ri de me sentir ainsi piégée sur cette chaise sans savoir ou j'étais, j'ai ri du ridicule de la situation, de ce bar improbable, de son sourire en entrant, de mon attirance pour elle encore qui revenait, j'ai ri de cet indescriptible fracas émotif qui m'emportait, puis j'ai ri et ri encore, jusqu'à ce qu'une petite gomme violette et carrée vienne après d'interminables rebonds, s'immobiliser à mes pieds... D'autres unités de temps se sont alors lentement écoulées, fixées sur cette petite gomme qui lui appartenait, perdues dans cette pensée rassurante qu'elle ait pu lui échapper et que si la gomme avait pu, alors moi aussi je pouvais. Absurde mais présentement démontrable...

Quand dans mon dos je l'ai finalement entendue se lever je me suis empressée de me plier en deux, tête en bas, puis le bras tendu à la limite de l'équilibre, j'ai attrapé sa gomme sous mon tabouret. Du bout des doigts j'ai tâtonné, j'ai pris mon temps, par provocation, par bêtise, sachant parfaitement ou elle était... Je voulais juste prendre le temps qu'Elle arrive à ma hauteur, qu'Elle soit là à attendre que je me redresse, la lui donner de mes mains, je voulais surtout lui faire face et affronter son regard, sans que cette fois il ne me séduise. J'avais besoin d'échapper à son emprise, besoin de sortir cette fille de l'extraordinaire, comme un urgent désir de lui reprendre le contrôle et lui interdire la vedette de mes errances.

Tête en bas pour image inversée, ligne d'horizon a raz de parquet, j'ai finalement vu derrière moi ses pieds nus ne faire que passer, puis dans un silence parfait, disparaître à l'angle du comptoir. Derrière Elle flottait un léger parfum d'orange, subtil et délicat, une note légèrement sucrée juste parfaite pour masquer l'amertume de ma défaite ; Non seulement nous étions seules, mais maintenant elle était derrière le comptoir et ça changeait tout. Quand finalement je me suis redressée, sa petite gomme au bout des doigts, elle était juste là devant moi, si proche que je m'en suis trouvée surprise. Elle me tournait le dos, une main posée sur l'unique bouteille de l'étagère et le temps que je comprenne qu'elle m'observait dans le reflet de l'immense miroir qui nous faisait face, elle avait déjà tourné la tête en direction des verres et s'en saisissait de deux exemplaires. Alors à mon tour dans ce mur de glace j'ai voulu l'observer, j'y ai vu des traits heureux, un large sourire amusé, puis je l'ai regardé essuyer les deux verres du revers de son haut sans rien dire. En barmaid, Elle était parfaite...

Quand Elle s'est enfin retournée a fait le tour du comptoir, a sens inverse de son premier passage, puis Elle y a déposé entre nous la bouteille et les deux verres, sans un mot. J'ai fait un quart de tour sur mon tabouret, bien décidée à lui faire face, j'ai ouvert la bouche j'allais m'imposer quand elle a doucement posé son index sur mes lèvres pour que je me taise, ce que j'ai fait. Toujours sans me quitter des yeux Elle a rempli le premier verre, jusqu'à ce qu'il déborde, puis elle a commencé à remplir le second. Moi j'avais du mal à retenir un nouveau fou rire alors je me suis concentré sur son visage, je me suis accroché à la douceur de son regard et finalement je n'ai pas ri. Excès de confiance ou pure naïveté je ne sais pas, quand Elle s'est approché de moi je l'ai laissé faire, par défi, puis quand Elle s'est approché d'un peu plus près encore, même pas peur j'ai perdu, je n'ai rien vu venir : Pendant que l'alcool se déversait sur le comptoir Elle a commencé à faire danser ses lèvres sur les miennes, fine et joueuse, tendre et folle, audacieuse et insaisissable, un peu tout à la fois je crois. Pendant une certaine unité de temps Elle m'a criblée de plaisir, de sensations, de ressentis inavouables, pendant une certaine unité de temps qui a vu se vider la moitié de la bouteille sur le comptoir, sur ses lèvres je me suis sentie une autre. Quand Elle a en eu assez, de ses mains elle a effleuré mon visage, m'a sourie, surprise de mon obéissance, puis m'a doucement approché le verre, amusée :

– « Vas-y, on dirait que tu en as besoin... »

Puis voyant que j'hésitais :

– « Le baiser c'est pour faire passer l'alcool. Tu verras il est un peu fort... »

J'ai hésité. Je lui ai cherché de l'arrogance, je n’en ai pas trouvé, je lui ai cherché de l'insolence, je n'en ai pas trouvé non plus, puis je l'ai fixée droit dans les yeux et j'y ai trouvé de la bienveillance encore, alors je l'ai bu, cul-sec. Je me suis brûlée la gorge, puis l'estomac... puis encore la gorge, puis ça m'a piqué les yeux. De la même manière que je m'étais retenue de rire, je me suis interdite de pleurer, interdite de tousser et j’n’ai pas craché non plus. J'ai ruminé ma colère d'être à sa merci, de m'être laissé faire, d'avoir perdu sur toute la ligne avec tant naïveté et d’obéissance ! Je me suis sentie toute petite, toute carré, toute violette, du bout de ses doigts je me suis sentie manipulée et comme ça me brulait encore dans la gorge ça m'a donné envie de sautiller sur mon tabouret… Personne ne m'avait à ce point perdue, si vite, si fort, personne ne m'avait jamais à ce point embarquée dans son univers, si vite, si fort, personne ne m'avait jamais à ce point touchée, si vite si fort... Alors oui bien sûr c’était une femme, j’aurais dû m’en sentir dégoutée mais dans la seconde étrangement j’aimais qu’Elle en soit une. Alors de cette émotion indescriptible j'en ai tiré la force, pas forcément bien dosée d'ailleurs et d'une voix qui n'était pas la mienne, prise entre le feu de l'alcool et l'ingérence de la situation, je lui ai lancé à la figure l'arrogance que je n'avais pas su trouver en Elle :

– Connasse !

En prononçant ces mots je ne me suis pas reconnue et pour être honnête, je n'aurais pas su dire si je parlais du verre ou du reste... J'ai dû rougir un peu, elle l'a remarqué je crois. Alors à son tour elle s'est fendue d'un rire franc et m'a gentiment rendue mon arrogance:

– Un merci aurait suffit...

Puis Elle a levé son verre à ma santé, à son regard j'ai cru deviner des excuses, des regrets amusés peut être, puis Elle l'a vidé d'une traite.

– Annaelle.

– Ah benh c'est complet les présentations chez vous !? Bise locale et alcool fort, c’est la tradition ou c'était juste pour moi ?

– Pourquoi ? Tu aurais préféré que je ne me présente pas ?

En fait j'avais adoré ce baiser et je m'en sentais coupable. Coupable d'avoir pu éprouver du plaisir, coupable de l'avoir vécu si intensément, coupable de n'avoir rien fait pour l'arrêter ! Alors honteuse j’ai jeté un regard autour de nous pour m'assurer que personne ne nous ai vues et paradoxe de la situation, observant la pièce vide

j'en éprouvais une certaine déception. Oui j'étais déçue qu'il n'y ait personne pour témoigner de mon innocence, personne non plus pour témoigner que ce baiser ait existé, personne pour jurer à la barre qu'Elle me l'avait volé.

- Non c'est juste que si c'est une coutume locale je préfère être avertie. Des fois qu'un pustuleux arrive, si je pouvais me défiler avant les présentations…
- Tu n'auras pas besoin de te défiler, personne n'est sensé entrer ici...

Puis se reprenant ;

- Enfin n'était...
- N'était ?
- Jusqu'à ce que tu y rentres, évidemment. Mais tout va bien rassures toi !

Reçu 5 sur 5, « Personne n'était censé entrer ici » ; le message était clair, je n'avais rien à faire là ! Sauf que moi j'y était, je n'avais pas forcé la porte pour y entrer et bizarrement je commençais même à trouver que c'était une bonne idée d'y être… Pour autant, que tout aille bien j'en doutait franchement. Surtout si l'on considérait que je n'avais jamais fait monter mon taux d'alcoolémie si tôt, si vite, si fort et que me connaissant, cela ne laissait rien présager de bon.

Comme j'avais la tête qui tournait un peu dans tous les sens, j'essayais d'accrocher un point fixe autour de moi, puis plus difficile encore j'essayais de m'y tenir un peu, histoire de comprendre ce qui m'entourait. D'un vertige à l'autre finalement, j'aimais bien l'endroit : Il y flottait dans l'air comme une impression de travaux inachevés, comme si le temps s'était figé sur cette caisse à outils qui gisait là sur une table, sur ces boiseries qui restaient à vernir, sur cette cheminée qui ne demandait qu'à revivre. D'un côté les murs étaient tapissés de vielles affiches de concerts, les couleurs défraichies les artistes passés de mode, de l'autre de vieux bouquins s'entassaient sur d'improbables étagères chancelantes. Sous une lumière feutrée le mobilier attendait patiemment le client, les vitres opaques gardaient l'anonymat de son absence et il ne manquait finalement pas grand-chose pour que l'on y devine les bruyantes ambiances d'autrefois, les commandes criées au comptoir, les demis transpirants sur les tables, les grands discours enflammés supposés refaire le monde. A gauche du bar, une guitare s'adossait là contre un vieux piano poussiéreux, un micro grabataire désespérait visiblement depuis longtemps sur son trépied, et le cœur chavirant d'alcool je trouvais qu'il se dégageait encore de ces vestiges un brin d'insouciance et de joie de vivre. D'ailleurs j'observais un peu partout sur les murs des photos d'Elle, tout en sourire aux côtés d'illustres inconnus, des verres levés des regards heureux, des bouteilles sur les tables et de la lumière au comptoir. Comme une obsession qui ravivait la mienne, on la voyait partout ; Il y avait dans ces clichés une atmosphère particulière, une émotion centrée sur Elle d'une légèreté rayonnante, quelque chose d'inexplicablement riche dans la manière qu'avait les gens de la regarder ou de poser à ses côtés. A en croire la chronologie des images, Elle vivait ici depuis l'enfance au milieu des clients, puis avait succédé très jeune à son père au manettes de la pompe a bière. Puis sur les dernières photos, numériques celles-là, le client se faisant de plus en plus rare, je devinais aisément l'épilogue de l'histoire, chronique d'une fermeture annoncée pour cause de désertification rurale…

« Chez Elle » ; Le nom du troquet s'affichait partout et ne laissait finalement guère de doute sur qui « Elle » était. Le regard bienveillant et un baiser encore chaud sur les lèvres, la patronne était juste là à côté de moi, j'en avait la quasi-certitude. Il ne fallait pas être devin pour comprendre qu'au soir de l'ultime fermeture, « Chez Elle » l'était resté, même si depuis, sa vie ne comptait plus de clients… Les faits lui donnaient donc raison ; je n'avais rien à faire ici. D'ailleurs à gauche de la porte d'entrée se lisait en miroir et en majuscule « A vendre », je venais de le découvrir. Alors histoire d'une sensation oppressante née dans un frisson de lucidité, l'idée que je puisse être ici dans son intimité venait soudainement de me traverser l'esprit et celle que je venais en parfaite inconnue d'y faire irruption avait honteusement suivit. Là où il a quelques secondes encore je me complaisais dans un second rôle de victime, je me découvrais à l'instant un premier rôle de coupable, coupable de m'être jetée dans la gueule du loup, coupable d'avoir violé son intimité, coupable point. A bout de réflexions intensives et découragée par l'effort, je saturais de devoir réfléchir et j'en avais la nausée... Les jambes cotonneuses, les mains mal à l'aise à ne plus savoir ou les mettre, je n'aurais su dire du whisky ou de ses lèvres lequel des deux me montait le plus à la tête. Ce qui me restait de lucidité vacillait un peu plus à chaque remontée d'alcool et le cœur entre raison et lâché prise, je ne savais plus quoi ni comment penser. Ses

derniers jours avaient été si éprouvants, si difficiles, que l'occasion de craquer sur un grand n'importe quoi ne faisait face a aucun contre-pouvoir et j'étais visiblement bien lancée dans la démarche.

– « Je suis désolée je n'avais pas vue que vous étiez à vendre »

Elle ;

– Ça va ?

Sa petite gomme violette encore au bout des doigts, je la lacérais de mes ongles stressés, sans pour autant y trouver quelconque réconfort. Son visage souriant me culpabilisait encore un peu plus d'être là et donc pour répondre honnêtement à sa question, non tout n'allait pas forcément bien mais je ne voyais pas très bien comment lui dire... J'avais honte d'être là, mes bagages et mes emmerdes à la main et puis surtout, chancelante, j'étais dans l'incapacité d'en repartir. Je me sentais si nulle de ma connerie qu'aucune justification ne venait, aucun son, aucun mot… J'essayais de m'imaginer à sa place avec à l'aurore, une inconnue dans mon salon, simplement parce que j'avais oublié d'en fermer la porte… J'en avais chaque seconde un peu plus la frousse, un peu plus la nausée.

– « Tu vas t'en remettre ? Ça va aller ? »

– « Pas du tout... enfin si, je veux dire...ça va. »

– « mmhh... je vois ! » et toujours aussi amusée ; « Un autre ? »

Pour être sûre que je comprenne sans ambiguïté sa proposition, elle avait levé l'un de nos verres vides dans ma direction puis sans attendre ma réponse Elle avait à nouveau rempli les deux verres, cette fois sans en mettre une goutte à côté.

– Sûrement pas !

La réponse était sèche le ton mal maitrisé. Encore une fois je me découvrais arrogante alors que la situation aurait voulu que je me confondre en excuses… Je me suis dit que qu'Elle voulait m'achever, peut-être pour abréger les souffrances du premier verre cul sec ou du baiser qui l'avait précédé. Trop éloignée du comptoir, je me faisais la réflexion qu'Elle ne pourrait pas pour cette fois s'approcher de mon visage et faire danser ces lèvres sur les miennes ; Comme la petite gomme que je torturais depuis cinq minutes avait pu le faire il y avait cinq minutes à peine, je venais de lui échapper à l'autre bout de la pièce et je m'en suis sentie sourire...

A 10 mètres l'une de l'autre, face à face les yeux dans les yeux, le silence parlait de nos regards, de sa bienveillance toujours, de mes émotions confuses encore. Elle au comptoir, moi dos au mur au fond de la pièce, j'étais dans une impasse, dans une situation inextricable dont il fallait que je me sorte, vite vite et coute que coute, sinon j'en serais bonne pour la deuxième... C'est alors que l'improbable bip-bip de Woody Wood Taker retentit dans ma poche, volume au max ridicule à souhait ; Notification salutaire pour scène surréaliste ; Peu importe qui, peu importe pourquoi, jamais un sms n'était aussi bien tombé.

« *Rentres, tu me manques, je suis désolé* ». Quel con ! Vraiment ce mec n'avait rien compris. « *Rentres* » raisonnait comme un ordre et je n'avais pas d'ordre a recevoir, « *tu me manques* » ne pensait encore qu'a lui, « *je suis désolé* » manquait cruellement de conviction, de sincérité.... Désolé de quoi Jules ? Puisqu'il fallait a l'avenir encore lui expliquer, je me sentais désormais capable de choisir les mots justes, ceux qui font mal, ceux faits pour qu'il n'y revienne plus ; « *Jules, sors de chez moi ! Dis-toi que tu ne me manques pas et que tes désolations ne me touchent plus... La prochaine fois que tu as envie de m'envoyer un message, abstiens-toi* ». Pas de chance pour lui, si je n'avais pas les idées tout a fait claires sur l'endroit où je me trouvais ni comment je m'y étais trouvée, je savais par contre très bien d'où j'étais partie et pourquoi j'en étais partie ! « *Message envoyé* ». Je n'avais pas hésité une seconde ; ni dans les mots, ni au moment de faire partir le message. Je m'étais senti forte, sûre de moi, je m'étais sentie claire, lucide, je m'étais sentie Femme. C'est donc toute fière de moi que j'ai rangé woody wood dans ma poche, une fierté visible, affichée, puis pleine d'assurance j'ai levé la tête vers Elle. J'étais bien j'avais repris confiance prête a lui survivre Elle et son baiser, mais surprise Elle n'y était plus. Je me suis tétanisée quand je l'ai comprise juste derrière moi, son souffle dans mon cou. Avant que je ne réagisse j'ai senti sa main doucement se glisser dans la mienne et du bout des doigts délicatement me subtiliser cette petit gomme violette a laquelle je ne pensais plus. Le geste était adroit, Quand

j'ai voulu me retourner pour protester j'ai senti son souffle dans mon cou et ses lèvres se sont avancées à mon oreille pour y murmurer un seul mot :

– « Merci »

J’en ai eu des frissons. Moi j’ai senti qu’elle me pointait une arme dans le dos et qu’elle me chuchotait « bang t'es morte » je me suis figée sur place, attendant la suite résiniée. Je ne l'avais ni senti ni entendue se rapprocher, encore une fois je m'étais laissée surprendre, encore une fois je m'en voulais.